

Alain Verdure

Paysages



Aux couleurs de l'automne

Les arbres ont revêtu leur manteau de couleurs
Et quelques feuilles s'envolent dans un lent tourbillon,
Puis retombent sur le sol sans un bruit, en douceur,
Et le recouvrent alors d'un tapis vermillon.

La brume du matin a blanchi l'herbe fraîche,
Puis un léger brouillard recouvre la campagne,
On dirait que les nuages recouvrent d'une mèche,
Comme une chevelure le sommet des montagnes.

Les toiles d'araignées sont blanches au doux soleil
Et s'étirent nonchalantes entre les branches nues,
Les oiseaux sur le sol recherchent quelques merveilles
Pour nourrir les petits au fond des nids moussus.

Les jours se font plus courts, on sent déjà l'hiver,
Il faut rentrer du bois et un peu de brindilles,
Ramoner les conduits des cheminées de pierres
Avant que tombe la neige sur les toits de la ville.

L'été est déjà loin et on pense à Noël,
Puis la nouvelle année chassera calmement,
Celle qui vient de finir comme s'éteint l'étincelle,
Comme s'éteint la bougie qui meurt en nuage blanc.

La voix du vent

J'étais seul sur la plage, allongé sur le sable,
Je regardais le ciel en ne pensant à rien,
Quand j'entendis soudain, ce n'est pas une fable,
Quelqu'un qui m'appelait par mon prénom, Alain.
Je levais donc la tête, personne à l'horizon,
Je crus avoir rêvé et je fermais les yeux,
Mais une seconde fois j'entendis mon prénom,
Il s'agissait d'un homme, j'en mets ma main au feu.
Je rouvrais donc les yeux et regardais autour,
Il n'y avait personne et je me croyais fou,
Alors je demandais de ma voix de velours,
« Mais qui se moque de moi et où donc êtes-vous ? »
Et j'entendis alors au creux de mes oreilles,
Une petite voix qui parlait doucement,
Une voix comme celle-ci on ne fait plus pareil,
Cette voix voyez-vous, c'était la voix du vent.
Et le vent m'invitait à partir avec lui,
Au bout de l'océan vers des contrées cachées,
Sur des îles merveilleuses où même en pleine nuit,
Le soleil y est chaud comme en pleine journée.
Où des fleurs magnifiques ont un parfum de miel,
Où des oiseaux de feu vous parlent de voyages,

Des papillons de soie vous montrent des merveilles
En vous prenant la main, imaginez l'image.
Alors le vent me dit de fermer bien les yeux,
De me laisser porter par son souffle magique,
D'imaginer ces îles en faisant de mon mieux,
Découvrir avec lui ces mondes féeriques.

Alors je découvrais au fond de ma pensée,
Les yeux toujours fermés et écoutant le vent,
Ces pays merveilleux où je rêvais d'aller,
Des pays qu'on s'invente lorsque l'on est enfant.
Soudain le vent se tut et le silence se fit,
J'avais l'appréhension d'ouvrir mes yeux bien grands,
Que ces images de rêves disparaissent elles aussi,
De me retrouver là, comme je l'étais avant.
Mais il me fallait bien repartir à la vie
Et pour chasser mon rêve je rouvris donc les yeux,
Et découvris alors d'un regard ébahi,
Que sur mon île j'étais, et j'en fûts très heureux.

Libérez la liberté

La liberté est en prison et voudrait bien qu'on la libère,
Elle n'a rien fait pour mériter d'être enfermée comme
une voleuse,
Elle était là bien gentiment à essayer d'aider la terre,
Pour qu'elle soit belle ou plus jolie,
pour qu'elle soit saine et plus heureuse,
Oui mais voilà ça n'a pas plu à certains grands
qui se croient forts,
Qui aiment la haine et la violence, qui aiment détruire
ce qu'ils n'ont pas,
Alors de rage et par bêtise ou par conneries encore encore,
La liberté au fond d'un trou ils ont jeté et laissé là,
La liberté est en prison et pleure de voir ce monde
qui meurt,
Elle voudrait bien qu'on la libère pour sauver ce
qu'elle peut encore,
Alors Messieurs, soyez moins cons, si vous avez
encore un cœur,
Laissez-la faire ce qu'elle doit faire, vous n'en serez
qu'encore plus forts.

Lettre ouverte

Mais que se passe-t-il donc, pourquoi tous ces poèmes ?
Est-ce là sa façon de me prouver qu'elle m'aime ?
Mais je suis déjà pris et d'ailleurs elle aussi,
Comment lui expliquer qu'entre nous c'est fini ?

Elle m'écrit des poèmes à longueur de journée,
Elle me connaît poète, elle veut m'intéresser,
Je voudrais que pourtant se soit clair entre nous,
Qu'on reste de bons amis et puis un point c'est tout.

Elle se fait des idées, je lui ai déjà dit,
Il faudrait simplement que l'on soit bons amis,
Le temps qu'on passe ensemble, elle ne l'a pas compris,
N'est que professionnel, c'est pourtant clair ainsi.

Avant qu'elle perde la tête tout allait pour le mieux,
Nous étions bons amis, autant que nous le pûmes,
Mais je vous vois surpris, je vous demande un peu,
Vous m'avez pris pour qui ? Je vous parle de ma plume.

La ligne verte

Il est là et attend, devant la lourde porte,
Il sait que derrière elle c'est son dernier chemin,
Qu'au bout de ce couloir la mort guette et emporte
Pour un dernier voyage d'où jamais on n'revient.
Au bout de ce couloir, peint en vert il le sait,
C'est encore une porte, mais c'est là la dernière,
On l'allonge sur la table où il est attaché,
Plus moyen d'effacer, revenir en arrière.
Il regarde la pendule sur le mur face à lui,
Si l'aiguille lentement arrive à cet endroit,
Il sait qu'il est trop tard et que tout est fini,
Il fait pourtant très chaud mais il tremble de froid.
L'aiguille monte lentement, il écoute le silence,
Si le téléphone sonne c'est la vie qui appelle,
Un tout dernier espoir, il attend et il pense,
Il se rappelle du temps quand la vie était belle.
Oui mais voilà un jour, c'est la connerie de trop,
Il à beau regretter, c'est trop tard désormais,
Aujourd'hui il est là et retient un sanglot,
Mais à quoi bon se plaindre et à quoi bon pleurer.
L'aiguille arrive en haut, le téléphone se tait,
Il entend le verrou de la porte devant lui,

Puis elle s'ouvre en grinçant et le gardien parait,
Pas besoin de parler et un geste à suffit.
Il avance en silence dans le grand couloir vert,
Il avance lentement en trainant bien les pieds,
Il écoute le silence et dans son cœur espère,
« Ce putain d'téléphone ne peut donc pas sonner ».
Et c'est la dernière porte qu'entrouvre le gardien,
Il marque un temps d'arrêt, maintenant il a peur,
Et il tremble de froid, il le sent à ses mains,
Pourtant il est trempé et c'est bien de la sueur.
Le gardien fait un signe et il rentre à présent,
Et en voyant la table il éclate en sanglots,
Le téléphone hélas s'est tu pour très longtemps,
La porte s'est refermée pour une connerie de trop.

Excuse-moi

Excuse-moi si je n'ai pas le temps,
De faire tout simplement ce que tu me demandes,
Excuse-moi si je n'ai pas le temps,
Ce n'est pas par paresse et peux-tu me comprendre ?

Excuse-moi si je n'ai pas le temps,
De faire à ta demande ce que toi tu voudrais,
Mais vois-tu, moi mon temps,
Je le passe tout entier à simplement t'aimer.

Je m'asseyais près d'elle

Nous marchions côte à côte dans un profond silence,
Pas besoin de parler un regard suffisait,
Toujours le même chemin, c'est marrant quand j'y pense,
On était seuls au monde et plus rien n'existait.
A travers la campagne nous tracions notre route,
Direction la forêt où elle pouvait courir,
Mais j'ignorais alors combien ce bonheur coûte,
Maintenant son absence me fait mal à mourir.
Je m'asseyais des fois sur le tronc d'un vieux pin,
Elle posait son museau alors sur mes genoux,
Je lisais dans ses yeux qu'elle me disait « tu viens »,
Puis me léchait la main d'un coup de langue voyou.
Après avoir atteint le but de la balade
Elle comprenait de suite qu'il fallait se rentrer,
Des fois pour m'amuser je faisais le malade,
Je voyais dans ses yeux que cela lui plaisait.
Je voyais à son pas qu'elle était fatiguée,
Elle marchait près de moi sans partir au devant,
Mais elle savait très bien qu'on allait s'arrêter
Car là bas près du lac attendait notre banc.
Elle plongeait de bonheur, la fatigue était loin,
Moi je la regardais et j'en étais heureux,